



Entretien de Georgette RISSER
réalisé en 1997, revu par le témoin en 2010

L'amélioration du fraisier

Note : Le témoin signale que les extraits présentés ici ne constituent pas un discours construit et ne peuvent en aucun cas être utilisés comme des citations.

Ce qu'il faut bien voir, c'est que lorsque nous avons commencé dans les années 50, l'amélioration des plantes était vraiment la discipline de synthèse. On s'occupait de problèmes assez différents, complémentaires à l'aspect création variétale. Par exemple, sur le fraisier, Pierre Pécaut, à l'époque, avait beaucoup travaillé avec les pathologistes, avec Pierre Cornuet, virologue, pour mettre au point la méthode de thérapie pour éliminer les virus.

Pendant les premières années où j'ai travaillé sur le fraisier, j'ai beaucoup travaillé aussi sur les problèmes de techniques culturales, date et densité de plantation, les problèmes de virose, le problème des maladies. L'aspect création variétale n'était qu'un aspect parmi l'ensemble des problèmes qui se posaient à la culture du fraisier. A l'époque, il n'y avait pas les Instituts techniques. On avait aussi un rôle de formation des vulgarisateurs, puis des ingénieurs des Instituts techniques quand ils se sont créés. On avait plutôt un aspect de généraliste, la création variétale n'étant qu'un aspect.

Progressivement, les Instituts techniques se sont mis en place. Les services de vulgarisation, d'expérimentation dans les Chambres d'Agriculture se sont constitués. Tout le travail d'expérimentation, de développement est parti de l'INRA. On s'est plus cantonnés sur l'aspect génétique, amélioration des plantes.

Denis POUPARDIN

Cela correspond à votre désir de synthèse et de généraliste.

Georgette RISSER

Tout à fait.

Denis POUPARDIN

Au début, vous abordez des problèmes, bien sûr, de génétique, mais en même temps, des problèmes d'agronomie et de pathologie.

Denis POUPARDIN

Vous avez une vision très synthétique de la plante.

Georgette RISSER

Il est certain que sur le fraisier, j'ai gardé cette vue. J'ai abandonné, par exemple, tout l'aspect technique culturale. Je me suis beaucoup intéressée à la physiologie -

c'est une plante très compliquée. Dans mes dernières années de carrière, je n'ai plus du tout fait de création variétale. J'ai fait uniquement de la physiologie du fraisier gardant cet aspect assez synthétique, ce qui a toujours été ce qui m'a intéressée, finalement. J'ai fait une carrière qui a correspondu, je trouve, tout à fait à mes goûts.

(...)

Les jalons les plus importants du parcours, cela a été la création variétale dans un premier temps. A cette époque, c'était le chercheur qui déterminait un peu ses objectifs de sélection. Les années 50-60, c'est l'époque où on commence à parler de changer les vieilles variétés cultivées en Europe, qui étaient souvent des variétés assez fragiles. Le commerce demande à avoir du matériel plus résistant au transport, plus ferme. Le matériel qu'on voyait arriver des pays étrangers, était un matériel de qualité gustative un peu inférieure à ces variétés classiques.

Dès le départ, j'ai eu comme objectif de créer des variétés qui satisfassent à la fois les besoins du commerce et qui soient également de bonne qualité gustative. Je dois dire que c'est un choix que j'ai fait, qui a été soutenu tout le temps par Pécaut, le Directeur de la station, mais qui n'était pas du tout un choix qui apparaissait prioritaire aux yeux des producteurs. Les producteurs réclamaient des fruits plus gros et plus fermes, se conservant bien, mais ils n'attachaient pas d'importance à la qualité gustative. On m'a toujours dit : « la qualité, cela ne se paie pas. » Si c'est bon, tant mieux.

Lorsque je présentais à l'expérimentation des variétés qui étaient peut-être moins productives que d'autres, un fruit un peu moins gros, mais qui avaient une bonne qualité gustative, les producteurs étaient toujours pour le choix de la variété soit la plus productive, soit les fruits les plus gros.

(...)

La première variété qui a été mise au commerce, c'est la variété *Belrubi*, qui était une variété de pleine saison. C'était un gros fruit de bonne qualité gustative. Elle n'a pas fait une carrière très importante parce qu'elle se trouvait très sensible à une maladie du fruit, « la pourriture grise », le Botrytis.

Ensuite, est arrivé sur le marché une variété, *Gariguette*, qui était une précoce. Dans la gamme variétale de l'époque, elle présentait à la fois une bonne qualité gustative, une bonne résistance au transport, une bonne conservation, une tolérance générale aux maladies - elle n'avait pas une sensibilité particulière - mais elle avait deux défauts : le fruit n'était pas très gros et ensuite, la productivité n'était pas énorme.

Cette variété a eu un peu de mal à s'installer, et puis, il y a eu un tournant : la concurrence avec la production espagnole. Cela a tout à fait apeuré les producteurs français. Ils se sont trouvés avec des fraises précoces qui arrivaient sur le marché français à des coûts de production inférieurs aux leurs. Il y a eu un groupe de producteurs du Sud-ouest qui a compris que la seule façon de lutter contre cette concurrence espagnole était de privilégier la qualité.

Ce sont ces producteurs du Sud-ouest qui ont choisi *Gariguette* pour se battre contre cette concurrence espagnole. Comme les gens du Sud-ouest sont des gens bien organisés, ils ont fait de la pub ; c'est comme cela que *Gariguette* a pris sa place dans l'assortiment français et est devenu un peu un symbole du travail de l'INRA sur la qualité.

J'en suis ravie mais il faut dire que son succès est vraiment dû à ceux des producteurs français qui ont voulu faire une politique de qualité. S'ils n'avaient pas choisi cette voie, *Gariguette* serait restée une qualité d'amateur.

(...)

C'est très long, et c'est surtout un travail de patience. On va retrouver ce problème avec la tomate, la plupart des plantes maraîchères. Vous avez affaire à des plantes à récolte multiple. Lorsque vous voulez faire une sélection pour la qualité par exemple, vous n'avez pas à juger une récolte ; vous avez à juger toute une série de récoltes dans le temps.

Le principe de la sélection du fraisier est très simple : on croise deux variétés entre elles que l'on choisit pour leurs caractères complémentaires. La descendance qui est semée, est une descendance hétérogène. Toutes les plantes sont différentes les unes des autres. La première année, vous passez avec une binette ou avec un herbicide. Dès qu'une plante vous paraît avoir un défaut majeur, vous l'éliminez. Ce qui reste, vous allez faire une multiplication végétative par stolon. L'année suivante, vous allez, pour chaque génotype nouveau, avoir une petite parcelle de six, huit plantes, où vous allez encore faire surtout du tri qualitatif - beauté des fruits, régularité. Là encore, vous éliminez une bonne partie du matériel, vous re-multipliez vos plantes. Vous avez un matériel plus important. Vous allez pouvoir commencer à faire plusieurs dates de plantation, commencer à faire des répétitions. Vous refaites un tri et après, vous passez à des essais de rendement.

Denis POUPARDIN

Il n'y a plus de croisement ensuite ?

Georgette RISSER

Vous ne faites qu'un croisement au départ.

Denis POUPARDIN

Pour cela, on a une lignée ?

Georgette RISSER

Cela donne naissance à une série de variétés qu'on n'appelle pas des lignées. Là, on est sur des plantes à multiplication végétative, cela s'appelle un clone. Le jour où on passe à des essais avec répétition, où on a un nombre de plantes suffisant pour avoir des lots de fruits importants, à ce moment, sur chaque récolte ou sur une récolte sur deux, on va faire des essais de conservation des fruits, des essais de

dégustation pour éliminer tout le matériel qui est de qualité insuffisante. On fait ces tris pendant pas mal d'années.

Denis POUPARDIN

Combien d'années faut-il pour mettre au point une qualité variétale ?

Georgette RISSER

Il faut compter dix ans.

Denis POUPARDIN

Dix ans ?

Georgette RISSER

Dix ans. Les premières années, vous faites le tri simplement à Montfavet. Après, vous faites des essais dans différentes régions françaises pour avoir du matériel qui soit suffisamment souple d'expérimentation. Il faut compter une bonne dizaine d'années entre le croisement et l'inscription au catalogue.

Denis POUPARDIN

C'est au bout de ces dix ans de tri qu'on propose cette variété au catalogue ?

Georgette RISSER

Au catalogue, voilà. En plus, la sélection est allongée par le fait que ce sont des plantes à multiplication végétative qui attrapent des maladies à virus et qu'au moment où on passe en essai de rendement, en général il est nécessaire de faire une élimination des virus par thérapie ou par culture de méristèmes. Cela fait un ou deux ans d'arrêt de l'expérimentation pour assainir le matériel.